

L'Inde meurt dans ses villages»

Dominique Simonnet, *L'Express* du 18/11/1999

👉 **C'est un sourire ouvert, généreux, de ceux qui ne sont pas là pour plaire, mais révèlent une vraie profondeur, un soleil intérieur. Et un regard si lumineux, si pénétrant qu'il est impossible de s'y dérober. «Je crois en la magie», dit-elle. La magie, c'est elle. Arundhati Roy parle lentement, dans un anglais imagé, ponctuant chaque phrase d'un petit rire charmant. On se dit qu'il y a quelque chose de l'Inde, un peu de l'esprit de Gandhi, dans cette intelligence pétillante, dans cette sérénité implacable avec laquelle elle égrène ses convictions. C'est sa manière d'être en colère. Elle accuse ici le gouvernement indien, l'Occident, les organismes d'aide au développement de ruiner la démocratie de son pays et la vie de plusieurs millions de ses compatriotes. Paroles terribles qu'il faut écouter. Car son combat n'est pas motivé par l'intérêt. C'est celui d'une écrivaine inspirée, d'une femme libre qui s'expose, non sans danger. Quoi que l'on puisse en penser, il force assurément le respect.**

Après le succès mondial de votre roman *Le Dieu des petits riens*, vous auriez pu couler des jours paisibles d'écrivain renommé. Eh bien non! Vous êtes devenue une figure de la contestation en Inde, vous vous élevez contre la politique des grands barrages, contre la bombe atomique, et votre dernier essai a même été brûlé publiquement par des partisans du gouvernement... Pourquoi êtes-vous si révoltée?

Parce qu'il y a beaucoup de raisons de l'être. *Le Dieu des petits riens* était déjà une révolte. La différence, c'est qu'avant ce roman on ne m'écoutait pas. Maintenant, on le fait. On m'accuse de chercher la publicité, on m'insulte... Cela n'a pas d'importance. Si on a voulu brûler mon nouveau livre - en réalité, ils n'ont détruit que quelques photocopies! - c'est parce que les questions que je pose touchent au cœur même de la démocratie.

Ce qui suscite le plus de polémique, c'est votre engagement contre la construction de grands barrages.

Sur le seul fleuve Narmada et ses affluents, au centre du pays, on prévoit 3 200 barrages, comme un immense escalier d'eau: c'est le programme hydraulique le plus ambitieux de l'Histoire. Il doit submerger 4 000 kilomètres carrés de forêt naturelle et affecter la vie de 25 millions de personnes. Je suis allée dans cette vallée, poussée par la curiosité, par instinct, et j'en suis revenue épouvantée. Ce sera le plus grand désastre écologique et humain programmé de l'Inde.

En 1947, Nehru disait que les barrages seraient les «temples de l'Inde moderne».

Nehru n'avait pas de mauvaises intentions. A l'époque, tous les idéologues se calquaient sur le modèle du développement soviétique et attendaient des grands barrages qu'ils fassent des miracles. On va juste retenir cette rivière, disait-on, et on produira des choses magiques: l'électricité, l'irrigation, les récoltes... Chez nous, depuis cinquante ans, construire des barrages, c'est construire la nation! C'est une vraie profession de foi.

A laquelle vous ne croyez pas.

J'ai découvert qu'il n'y avait pas une seule étude évaluant l'utilité et le coût réel des barrages. Depuis l'indépendance, en 1947, on a construit 3 300 barrages en Inde. Pourtant, 250 millions d'Indiens n'ont toujours pas d'eau véritablement potable. 350 millions vivent au-dessous du seuil de pauvreté.

Le pays s'est quand même développé.

La production céréalière est passée de 50 millions de tonnes en 1947 à 200 millions aujourd'hui. Est-ce grâce aux grands barrages? Ou à l'exploitation des nappes phréatiques, aux semences performantes, aux engrais chimiques? La seule donnée disponible attribue aux barrages 12% de la production alimentaire. Or 10% des céréales produites par l'Inde sont mangées par les rats, parce qu'il n'y a pas de silos de stockage! Avons-nous besoin de barrages ou de silos? On nous dit aussi que l'Inde consomme 20 fois plus d'électricité qu'en 1947. Donc, l'Inde a progressé. Mais 70% des maisons rurales, parfois 90% dans les Etats les plus pauvres, n'ont pas l'électricité! Les barrages privent les pauvres de leurs terres, de leur eau, de leur vie, au nom du «développement national».

Combien y a-t-il eu de personnes déplacées?

Selon l'Institut indien de l'administration publique, 54 grands barrages ont nécessité le déplacement de 2,4 millions de personnes, soit 44 000 personnes par équipement. Faites une moyenne basse, en ne prenant que 10 000 personnes par projet: pour l'ensemble des grands barrages construits en Inde depuis 1947, cela donne 33 millions de personnes déplacées! Le commissaire au Plan a même avancé en privé le chiffre de 50 millions. Presque la population de la France!

Déplacées où?

On ne sait pas. L'Inde n'a pas de politique de relogement! Officiellement, ces personnes n'existent plus. Ce

sont les réfugiés d'une guerre qui ne dit pas son nom. Ces déplacés, en majorité des populations tribales et des intouchables, ont été rejetés dans les bidonvilles, à la périphérie des grandes villes. Ils ne sont pas captifs. Mais je crois qu'il faut, à leur sujet, redéfinir le mot «liberté». L'Inde ne vit pas dans ses villages comme on le dit. L'Inde meurt dans ses villages. Les forêts sont devenues des meubles, les rivières ont été transformées en air conditionné, sans que l'on prenne en compte le coût réel de cette production. C'est le drame de notre pays: le fossé se creuse de plus en plus entre les riches et les pauvres. A qui appartient la rivière? A qui appartient la forêt? Qui en décide? Est-ce seulement une question de mathématiques? Ou une question d'éthique démocratique?

Vous accusez l'aide au développement de participer à ce désastre, vous parlez même de racket international.

Oui. Les barrages sont des monuments de la corruption nationale et internationale. La jet-set du développement, la Banque mondiale, les bureaucrates et ces consultants en environnement directement employés par les constructeurs ou leurs sous-traitants se jettent sur les plus pauvres comme sur des proies. Cette nouvelle forme de colonialisme a déjà détruit la plus grande partie de l'Afrique. L'Occident exporte dans le tiers-monde ces déchets technologiques emballés dans du papier cadeau - vieilles armes, pesticides dangereux et barrages - qui sont devenus indésirables dans les pays industrialisés, car on n'accepte plus qu'une région meure au nom du progrès. Mais le gouvernement indien, lui, accueille tout cela avec des sourires serviles. Or l'Inde rembourse plus d'argent à la Banque mondiale en intérêts et amortissements qu'elle n'en reçoit.

Vous êtes opposée au développement?

Non. Lutter contre les grands barrages, cela ne veut pas dire que l'on s'oppose au développement. L'être humain agit sur l'environnement depuis le début de la civilisation. Mais nous avons franchi un seuil. Nous avons brouillé l'intelligence qui liait l'eau aux rivières, la nourriture aux forêts... C'est de l'arrogance de penser que l'on peut juste exploiter l'environnement avec un système qu'on ne comprend même pas.

Mais l'Inde est une démocratie, les élections y sont libres, la classe moyenne se développe...

C'est une chose merveilleuse de vivre en démocratie. Dois-je remercier l'Etat de me permettre de dire des choses que je ne serais pas autorisée à dire en Afghanistan, au Pakistan ou en Indonésie? Ou remercier le peuple pour avoir obtenu ce droit? Et cela signifie-t-il qu'il n'y a plus de problème? Les personnes concernées par ces barrages ne savent même pas ce qui va leur arriver. Seul le NBA (Narmada Bachao Andolan), qui regroupe toutes les associations, se bat depuis quinze ans d'une manière prodigieuse. On ne pourra jamais gérer 1 milliard de personnes si on n'abandonne pas cette mentalité coloniale d'«aider les pauvres», si on ne leur permet pas de prendre en main leur propre vie. Si on avait mis dans l'éducation la même ferveur que dans la construction des barrages et de la bombe nucléaire, l'Inde serait différente.

Comment en est-elle arrivée là? Deux philosophies se sont opposées. Celle de Nehru: un Etat centralisé, protecteur et paternaliste. Et celle de Gandhi: un pays de communautés villageoises. Deux échecs?

Deux philosophies mal comprises. J'ai récemment évoqué un autre discours de Nehru, en novembre 1958: «Nous avons commencé à souffrir du désir de gigantisme, disait-il. Nous croyions que faire de grandes choses était un bien. C'est une maladie. Nous devons penser à des petits projets, à des petites choses...» Evidemment, ces propos-là n'ont pas été repris dans les livres d'école. Quant à Gandhi... Il faut être une sorte de saint pour en être un adepte, ce qui n'est pas à la portée d'un être humain normal. Il y a pourtant une voie médiane. S'ils connaissaient le coût humain réel de ce qu'ils consomment, beaucoup de gens en Inde refuseraient de vivre sur le dos des autres.

L'idéologie du «grand» agit comme un substitut à l'identité indienne?

Le colonialisme a causé un tort durable à la dignité et à l'estime de soi des Indiens. Les essais nucléaires que l'Inde vient d'effectuer sont vus comme un acte de libération: nous nous dégagerions des dernières entraves du colonialisme. C'est le contraire: nous adhérons à la création la plus diabolique de la science occidentale et nous en faisons une cause nationale. Sur 1 milliard d'Indiens, plus de 400 millions sont analphabètes. Qui leur a dit qu'un conflit nucléaire n'avait rien à voir avec l'idée qu'ils se font de la guerre? Nous couvrons nos scientifiques de lauriers. Mais il est plus facile de fabriquer une bombe que d'éduquer 400 millions de personnes. La bombe nous tient lieu d'identité.

Une identité qui est de plus en plus exaltée par le BJP, le parti au pouvoir.

Oui. La bombe, c'est l'Inde hindoue, disent-ils. S'y opposer, c'est antinational, antihindou. Mais y a-t-il une identité indienne? L'Inde est un Etat artificiel, forgé par les Anglais. La majorité des citoyens seraient incapables d'en tracer les frontières. Seul Gandhi avait su rassembler une énergie commune. Indira Gandhi, elle, a inventé l'opportunisme politique abject et mis le pays à genoux. Aujourd'hui, le BJP cherche à

capitaliser les sentiments nationalistes qui viennent avec la guerre. Mais l'Inde «authentique» n'existe pas. Pas plus que le pur Indien. Il n'y a pas une religion, une langue, une caste, une région qui peut prétendre représenter l'Inde. L'Inde est multiple, diverse.

Posséder la bombe nucléaire, c'est donc une régression pour vous?

Oui. Gandhi et Nehru disaient: si tous les pays du monde pointaient leurs missiles sur nous, nous dirions toujours non à la bombe. Je crois au pouvoir de la vulnérabilité, j'y crois vraiment. Le Vietnam n'avait pas d'armes nucléaires, Gandhi n'a pas voulu d'armes pour lutter contre les Anglais... Quelque chose de terrible nous est arrivé. Malgré tous ses défauts, l'Inde avait une manière différente de voir le monde. Celle-ci est morte avec les armes nucléaires. C'est la fin de l'imagination. Nous avons adopté le jeu des autres. La bombe a colonisé nos esprits. J'ai l'impression de faire partie de la dernière génération formée avant la mondialisation, la libéralisation, la nucléarisation... Chez nous, désormais, il règne une sorte d'insatiable avidité. Les gens ne veulent pas voir la réalité parce qu'elle est trop difficile à supporter. Un écrivain, lui, voit la réalité avec les yeux d'un étranger. Il est à l'intérieur et à l'extérieur.

Vous prônez la vulnérabilité, la différence, valeurs peu prisées dans le monde où règne la compétition. Les réalistes l'emportent toujours sur les romantiques, vous savez.

«Soyez réalistes, demandez l'impossible.» J'adhère toujours à ce slogan. Je crois en la magie! En Occident, on pense que la gloire et la richesse font tout. Mais non. Il existe d'autres mondes, d'autres rêves. Je crois que nous verrons un jour le démantèlement du «grand» - grands barrages, grandes bombes, grandes erreurs... Le XXI^e siècle sera le siècle du «petit».

Les femmes sont au premier plan dans ce combat.

Oui. En Inde, les gens les plus incroyables sont les femmes. Dans la vallée de la Narmada, les constructeurs d'un barrage ont déversé dix camions de pierres sur les récoltes. 10 000 femmes sont venues, ont ramassé les pierres et les ont enlevées en disant: «La prochaine fois, on les mettra dans vos maisons.» Voilà leur état d'esprit. Voilà comment elles réagissent, malgré la répression. L'Inde est un pays dangereux pour ceux qui ont une opinion et qui sont connus. Pour ma part, si on me jette en l'air, je retomberais toujours du côté de ceux qui luttent. Mais demain, on oubliera mon existence. Et cela n'a pas d'importance...

Qu'est-ce qui est important alors pour vous?

Etre conscient d'être vivant. Vivre pleinement quand on est vivant. On m'a invitée à séjourner un an à Cambridge. Mais je ne pourrais pas y rester plus de trois jours avant de devenir folle. Je peux comprendre l'attrait de la vie intellectuelle, de cette bibliothèque merveilleuse, de cet environnement si beau, mais on vit aussi avec son corps, ses sens, et pas seulement avec son cerveau. Je ne peux pas vendre le reste de moi-même pour être un pur esprit.

Et vous voulez continuer à vivre en Inde malgré ce vous reprochez à votre pays?

Je critique la politique gouvernementale au nom de l'immense amour que j'éprouve envers mon pays. Beaucoup d'Indiens sont furieux que je parle d'eux à l'étranger. Mais, quand les gouvernements s'allient avec les multinationales, je crois que les peuples doivent créer des liens avec les peuples: c'est l'autre face de la mondialisation. Dans chaque ville où je vais, à Cambridge, Paris ou New York, je vois aussi les mêmes choses, mêmes magasins, mêmes restaurants. Tout le monde est uniforme. Et je me dis combien, d'une certaine manière, l'Inde est libre. Il n'y a pas d'autres endroits au monde où je peux être ce que je suis, pas d'autres endroits où je peux juste m'asseoir au bord d'une route, regarder autour de moi et éclater de rire.

La déesse des petits riens

J'ai toujours été comme ça, reconnaît-elle. Révoltée, rebelle. Née à Ayemenem, village de l'Etat du Kerala, d'un père hindi employé dans une plantation de thé et d'une mère chrétienne, traumatisée par leur divorce, elle a connu l'errance, interrompu sa carrière d'architecte, écrit des scénarios, et porté sur son pays un regard d'enfant. Son best-seller mondial *Le Dieu des petits riens* (Booker Prize 1997), dans lequel elle raconte d'une écriture foisonnante une société empêtrée dans ses castes et ses règles, lui a valu d'être célébrée comme un grand écrivain. Elle poursuit son chemin de militante (*Le Coût de la vie*, traduction de deux courts essais, paraît le 25 novembre chez Gallimard) et n'avoue qu'une vraie ambition: vivre fort, intensément, en vraie vivante.